



Antonio Albanese

La Chute de l'Homme

Prix des Auditeurs RTSR 2010

Revue de Presse



Ecrivain de la comédie romande

« Dans la jungle du Salon | Page d'accueil

22.04.2010

Littérature morte, littérature vivante

L'écrivain Georges Bataille disait qu'il y a deux sortes de livres : ceux qui sont mauvais, et qui se vendent beaucoup ; et les autres, qu'il faut aller chercher et mériter, et qui se vendent mal. Sans être aussi moral, je dirais, pour ma part, qu'il y a deux sortes de littérature : la littérature morte et la littérature vivante.

Deux Prix littéraires, attribués récemment en Suisse romande à Jean-Marc Lovay et à Antonio Albanese, en sont l'illustration.



Le Prix Lipp, tout d'abord, créé il y a vingt ans par l'extraordinaire Anton Jaeger, directeur de la Brasserie Lipp de Genève, personnage chaleureux et haut en couleur, hélas décédé. Cette année, après moultes tergiversations, le Prix a été attribué à l'écrivain valaisan Jean-Marc Lovay (né en 1948) pour son dixième roman, *Tout là-bas avec Capolino**. Je ne dirai jamais que Lovay écrit de mauvais livres. Je suis incapable d'en juger, n'étant jamais parvenu à en terminer un seul. En revanche, il me semble que ses livres

relèvent d'une littérature morte. Autrement dit, d'un mode ancien, désuet, suranné, d'écrire, reposant sur le délire et l'hallucination (dans la proximité d'Henri Michaux, le génie en moins), l'absence d'intrigue, de personnages, de relation au monde réel et à l'histoire, etc. Ceux qui lisent régulièrement des livres auront reconnu les années 70 dans toute leur splendeur. L'âge de glace du Nouveau roman et des théories littéraires. La sublimation du Rien.



Face à Lovay, Antonio Albanese, un jeune auteur lausannois (né en 1970) qui vient de recevoir le prestigieux Prix des Auditeurs de la Première, fait figure de *nobody*. Pourtant, son premier roman, *La Chute de l'Homme***, est un coup de maître. Il raconte les mésaventures d'un personnage, critique d'art et père d'une petite fille de sept ans, fait de chair et de sang qui mène une enquête autour d'un tableau mystérieux, lequel va servir bientôt de miroir à sa propre vie. Le style est vif et dynamique, profond, élégant. L'intrigue est bien menée. L'humour brille à chaque page. Difficile, en tout cas, de lâcher le roman avant d'en avoir découvert la chute, précisément, qui surprend le lecteur. Bref, un petit miracle de roman, comme tombé du ciel, qui laisse augurer d'une

brillante suite.

* Jean-Marc Lovay, *Tout là-bas avec Capolino*, Zoé, 2009.

** Antonio Albanese, *La Chute de l'Homme*, l'Âge d'Homme, 2009.

Didier Bazy, La Vie Littéraire

La chute de l'homme
Antonio Albanese

L'âge d'homme, 2010, 176 p.

Une nouvelle apocalypse de Jean.

Antonio Albanese est un surdoué. Musicien, écrivain, il donne plus qu'à lire avec La chute de l'homme, il livre du grain à moudre et construit le moulin adéquat. Plus dure sera la lecture car en relativement peu de pages c'est un système qui se présente. Une cathédrale dont l'architecte élève d'emblée les plans à la hauteur d'un Umberto Eco. La relecture d'un manuscrit n'est qu'un prétexte. Le texte prolifère. Contextes et autres infratextes rivalisent de conserve avec l'intertexte. Tiroirs, italiques, références peuvent faire perdre pied au lecteur rapide amoureux des facilités. Il est des édifices abscons de cet acabit : ici, il n'en n'est rien. Avec un peu mémoire et quelques efforts, se couler dans cette oeuvre et ses méandres reviendra à jouir de la descente d'un fleuve guère impassible. Il n'est jamais interdit au milieu d'un bon livre de pagayer en arrière afin de mieux aborder les rochers et négocier les tourbillons.

Matthieu termine un doctorat de littérature du XVIII^e siècle. Marc enseigne la philosophie. Luc est critique d'art. Matthieu propose d'écrire à trois un livre à succès. Ils multiplieraient par trois leurs chances d'aboutir. Une espèce de trilogie. Parviendront-ils à leur fin ?

Luc, le poly-narrateur, relit son roman policier. Fictions et réalités s'entremêlent. Qui rattrape qui ? Un tableau du XVI^e entre en contact avec son inverse du XIX^e. Quelle icône tient la clé ? La mort rôde ou bien n'est-ce que le rêve de la mort ? Luc est-il véritablement le narrateur ou bien n'est-il pas précisément Antonio Albanese lui-même ? Le narrateur et l'auteur se distinguent pour mieux s'unir. La trame policière intrigue avec le drame familial d'un père avec enfant soudain sans enfant. Et la fiction dans ce drame filial joue un rôle bien cruel.

Il faut beaucoup de latin pour perdre son latin. Il ne suffit pas de lire cette chute, il convient de la relire encore et encore, comme il convient de voir et de revoir l'état des choses de Wim Wenders, film monumental où la narrativité poussée dans ses ultimes retranchements est mise à sac, assassinée et glorifiée.

Didier Bazy

Déferlante de corps. Pas convaincus que la chair soit triste, bien des écrivains persistent à explorer les corps, recto verso, in vitro et compagnie. Sélection, depuis l'histoire des fesses jusqu'au décryptage du fruit défendu...

JACQUES STERCHI

m

Mais oui, on le sait: «J'ai lu tous les livres et la chair est triste...» Peut-être. Mais soit le poète a tort, soit les écrivains sont de mauvais lecteurs. Car la déferlante des corps littéraires se poursuit. Corps multiples, corps signifiants ou bien en chair.

Histoires de fesses

«Les fesses datent de la plus haute antiquité. Elles sont apparues quand les hommes eurent l'idée de se dresser sur leurs pattes arrière et d'y rester. Un moment capital de notre évolution, puisque les muscles fessiers se sont alors considérablement développés.» Ainsi débute la *Breve histoire des fesses* que signe Jean-Luc Hennig.

Corps racontés, corps représentés, corps fantasmés

Fondement culturel, donc, que cette double rondeur partagée que vont explorer au cours des siècles artistes, écrivains, médecins, érotomanes et pervers – les uns n'excluant évidemment pas les autres, et vice versa... Les fesses déclenchent aussi bien la perfection du sculpteur, l'ardeur du voyeur, la fureur sadienne, la métaphore fruitière, le chirurgien, la vulgarité langagière que... la caresse. Moravia, nous rappelle le fin anthologiste qu'est Hennig, souligna que les fesses appelaient non seulement l'interdit mais l'inconnu.

Face cachée pourtant largement dévoilée par le beau livre des Editions Arte consacré aux mêmes rondeurs. Images, citations, références: deux ouvrages à consulter en parallèle. Pour comprendre une fois encore en quoi le corps peut déchaîner l'esprit.

> Jean-Luc Hennig, *Breve histoire des fesses*, Ed. Zulma, 277 pp.
> Caroline Poehon, Allan Rothchild, *La face cachée des fesses*, Ed. Arte

Ce permanent désir

Homme en bois, priapisme, joyeux désir continu: l'immémorial récit coréen *Histoire de Byon Gangsoe* décrit le fantasme de l'incorruptibilité des corps. L'esprit, lui, veille. A mort puisque la jouissance éternelle est impossible. Et que les sages

prescrivent le chemin de la vertu contre celui de l'instant. Vieille ritournelle morale, retournée dans tous les sens, et qui réapparaît dans un intrigant premier roman signé par un journaliste scientifique, Jacques Girardon. Son personnage, Eugène Galton, n'y poursuit qu'un but: que la vie ne s'arrête jamais, quitte à faire appel à une boîte à outils génétique des plus folles.

Clonage. Voilà la réponse au fantasme d'immortalité du corps. Vieille idée de l'existence «ad libitum» quitte à se débarrasser de soi. Vertigineuses questions que Jacques Girardon réussit à instiller en lecteur dans *Mathusalem & cie*. Tout y est: le fantasme, la reproduction, le mystère de ces cellules regroupées en tissus, eux-mêmes réunis en organes...

> *Histoire de Byon Gangsoe*, Ed. Zulma, 99 pp.
> Jacques Girardon, *Mathusalem & cie*, Ed. Le Dilettante, 288 pp.

Le corps de l'autre

Le corps culturel, c'est la tentation de l'autre. A la vie, à la mort, de tous temps. Très souvent affaire de destruction. Scénariste de Fellini ou d'Antonio, Ennio Flaiano n'a écrit qu'un roman. *Un temps pour tuer*. Officier de la campagne italienne en Ethiopie, son narrateur séduit une indigène et la tue dans une étrange nuit de l'esprit. Un grand livre méconnu sur le corps étranger, dont le narrateur profite et jouit sans rien en comprendre. Une certaine idée, dans la lignée de Montherlant ou de Gide, de la tentation, cette chute programmée de l'être humain.

> Ennio Flaiano, *Un temps pour tuer*, Ed. Le Promeneur, 299 pp.

Tableau, fiction

«Elle dort encore profondément dans la pièce-ci à côté, et sans le mouvement régulier de respiration qui soulève sa poitrine, je pourrais croire qu'elle

n'est qu'une image immobile, un tableau de plus dans le musée imaginaire de mon esprit.» Fiction, illusion, concurrence entre les faits et les discours que nous tenons sur eux sont au centre du premier roman d'Antonio Albanese, *La chute de l'homme*. Tout y est au moins double. Tout tourne autour de la tentation. Il est question, côté narration, d'un critique d'art confronté à d'étranges tableaux. Et qui écrit parallèlement un roman policier recyclant sa propre réalité. L'homme vit avec sa petite fille, voit régulièrement ses deux meilleurs amis – un trio d'hommes un peu paumés philosophiquement – et cherche plus ou moins consciemment le grand amour.

Mettre en abyme le réel et le récit tronqué de celui-ci est un habile dispositif pour brouiller les cartes en entrelaçant les différents niveaux narratifs. Et An-

tonio Albanese conclure par une triple pirouette narrative menant à une lecture toute différente du roman... Mais n'en dévoilons rien! En revanche, *La chute de l'homme* s'intéresse très subtilement au corps, à sa représentation. Ou quand tout est codé. Encore ces «faits» et les discours que nous tenons sur eux. Ainsi le premier tableau de cette histoire, *La tentation de Bouguereau* (1880) met en scène une femme tenant la pomme et une petite fille. Certains y ont vu l'allégorie du diable face à l'innocence. Est si seule la pomme renvoyait à la tentation, le reste n'étant qu'une image radieuse d'amour maternel?

La deuxième «tentation» du récit est un faux habilement trafiqué, qui renvoie notamment au Tintoret. Au tableau *La chute de l'homme* (1519), précisément, ce face-à-face entre Adam et Eve, moment fondateur de la différence. Et Antonio

Albanese d'insister: «Mais la vérité, c'est que nos solitudes ne se complètent jamais. L'autre restera toujours un mystère opaque. Et l'unique aide sur laquelle on peut compter est la, dans la réflexion d'un miroir, face à soi-même, que ce miroir soit un tableau, une page blanche ou le visage d'un enfant qui dort.» Corps de l'autre, fiction de l'autre: seul le récit ne mentirait jamais, et fou serait celui qui ne céderait pas à sa tentation, contre la réalité.

Livre gigogne par excellence, érudit mais sans lourdeur, *La chute de l'homme* entraîne le lecteur consentant dans un labyrinthe de faux-semblants. L'auteur s'amuse à tout dédoubler, à jouer sur les prénoms des personnages, le tout dans un va-et-vient délicieusement déstabilisant entre les corps racontés, les corps représentés et les corps fantasmés.

> Antonio Albanese, *La chute de l'homme*, Ed. L'Age d'Homme, 176 pp.



Le Tintoret, «La chute de l'homme» (1519), tableau que le narrateur du roman éponyme d'Antonio Albanese va voir au Musée de l'Académie de Venise, or

Francis Richard, Le Blog de Francis Richard

Le livre d'**Antonio Albanese**, publié aux éditions de *L'Age d'Homme* [ici](#), a la vertu de nous amener à nous interroger sur les correspondances qui existent entre la réalité et la fiction. Après avoir lu ce livre, nous atteignons ce but, avoué par l'auteur. Nous ne savons plus vraiment où nous en sommes et nous nous demandons d'ailleurs si l'auteur sait lui-même où il en est.

Il y a au moins en effet un livre dans ce livre. Luc, le narrateur, est critique d'art et s'est mis en tête d'écrire un roman policier. Il nous en explique la genèse et nous en donne de larges extraits, tout au long du récit. Depuis trois ans il a la garde de sa fille, sept ans, sa femme ayant mis les voiles vers le Nouveau Monde. Cette situation personnelle n'est pas sans influence sur sa façon de vivre et d'écrire, et surtout de se représenter la réalité à travers la fiction.

Avec ses deux amis, Marc et Mathieu, il forme un trio d'hommes tout à fait représentatifs de notre époque. Marc est professeur de philosophie dans un lycée, où il séduit ses étudiantes pour une durée courte et quasiment déterminée à l'avance. Mathieu n'en finit pas d'achever une thèse sur le mythe des origines et vit aux crochets de sa femme, brillante universitaire, mais frigide. Depuis son divorce, Luc est un homme couvert de femmes qu'il pêche au café du Grancy, situé place Monge à Paris, quartier général du trio, qui s'y retrouve chaque semaine pour refaire le monde, grâce à la magie des mots, leur spécialité en quelque sorte professionnelle.

Un critique d'art qui écrit un roman policier ne peut pas échapper complètement à l'univers dans lequel il se livre à des écrits de commande. Aussi le lecteur n'est-il pas surpris que les tableaux occupent une place de choix dans l'intrigue haletante qu'il échafaude. Comme le titre du livre l'indique, de même que les reproductions de la couverture, *La Chute de l'Homme* du **Tintoret**, et du dos, *La Tentation de Bouguereau*, la pomme tendue d'un personnage à un autre - sans négliger le rôle de la composition de ces oeuvres picturales - y revêt une importance capitale, qui ne se dément pas, tout au long de l'histoire, jusqu'au dénouement.

Tout romancier de bon aloi est confronté à un phénomène inévitable, auquel conduit l'écriture. L'intrigue qu'il croyait maîtriser, à la fin, lui échappe. Au début Luc transpose littéralement ce qu'il vit, puis il en vient à créer un monde rêvé, bien à lui, tout rempli de ses fantasmes. Ses personnages, qui ressemblent à des personnes de son entourage, prennent peu à peu leur autonomie. Dans *La Chute de l'Homme* le phénomène prend des proportions inédites puisqu'il est double, comme l'intrigue est double, comme les personnages sont doubles, comme il y a deux romans. Il y a alors ce qu'Antonio Albanese appelle "**une mise en abyme**" :

"Le vertige menace, et du vertige à la chute, il n'y a qu'un pas".

Au bout d'un certain temps le vertige de l'écrivain devient difficilement supportable. Au début sa fiction romanesque très naturellement suivait sa réalité. A sa grande surprise, la seconde finit par précéder la première, par s'avérer prémonitoire. Il y a de quoi se demander si sa réalité n'était pas après tout qu'une illusion. La chute du livre sur le livre - ou la chute du livre ? - lui prouvera que cette intuition était la bonne et que jusque là il s'était révélé incapable de discerner le vrai du faux, toujours en raison de la magie des mots qui vous induisent en erreur :

"Si ma fiction avait remplacé ma réalité, c'est que cette réalité était une erreur, un mensonge. Le récit, lui, ne ment pas." dit le narrateur en fin de parcours.

Tous les protagonistes, dont les prénoms sont ceux des auteurs des évangiles synoptiques, finissent par chuter aussi bien dans le récit que dans le roman policier. Sans dévoiler la fin des deux livres qui se répondent, écrits d'une plume alerte et captivante, il faut tout de même rassurer le lecteur. Après une chute, il y a toujours moyen de panser ses blessures et de se trouver une consolation. C'est du moins ce qu'Antonio Albanese nous laisse espérer, en permettant au lecteur de devenir à son tour auteur et d'imaginer la suite.

Francis Richard

La Chute de L'homme s'est vu décerné le Prix des Auditeurs 2010 de la Radio Suisse Romande.